

Retour à Daho

propos recueillis par Gilles Médioni

Le come-back d'Etienne, avec *Révolution*, un album où il se chante «debout et le poing levé». Rencontre et confidences

Que signifie ce néologisme, révolution ?

Ce mot en rassemble trois: rêve, évolution, révolution. Ce sont mes trois souhaits en cette période de crise où les repères ont volé, où l'on semble en perdition, endormi, blessé. Après le 11 septembre 2001, la guerre en Irak, les tremblements de terre en Algérie, l'affaire Cantat, j'avais l'impression de me tasser de plus en plus.

Justement dans la chanson *Révolution*, vous incitez à rester «debout et le poing levé». Daho engagé ! On est loin de l'insouciance de *La Nuit, la nuit* ?

C'est un coup de gueule, en effet. Si je ne me levais pas, j'étais foutu. Aujourd'hui, l'artiste doit plus que jamais réagir, développer son esprit critique, se poser en guerrier. Une chanson ne change pas le monde, bien sûr, mais c'est une arme facile qui entre dans les maisons par la télévision, par la radio et qui véhicule un message. Foule sentimentale, de Souchon, disait l'essentiel: «Il faut voir comme on nous parle.»

Dans ce disque, vous chantez aussi, et surtout, l'amour.

Je répète souvent que je plonge dans mes émotions par manque d'imagination. Corps et armes (2000) racontait les différents chapitres d'une passion, y compris la souffrance. Révolution n'a pas de concept sonore ni thématique. C'est le film de mes deux dernières années, l'amour est envisagé d'une façon plus universelle.

L'Orage évoque même votre foi.

La spiritualité m'importe depuis toujours, mais, c'est vrai, je n'en parlais pas jusque-là dans mes textes. La prière est une façon de méditer, de retrouver son axe quand on l'a perdu, ce qui a été mon cas à une période.

Quand ?

Il y a dix ans: je me suis effondré au retour d'une tournée à l'étranger. J'avais ce luxe de connaître un succès massif depuis l'âge de 24 ans. Mais ma vie collait à des plannings pris deux ans à l'avance, c'était un tourbillon. Où était passé mon rêve ? J'ai tout quitté et vécu à Londres. L'anonymat m'a remis en prise avec la réalité et avec moi-même.

«Ennemi de soi-même, comment aimer les autres ?», chantez-vous dans *Retour à toi*.

Telle quelle, la phrase est anodine. Il faut la vivre et travailler sur soi. Je l'ai fait. Au début, j'étais un jeune homme qui se cherchait dans ses excès et menait sa vie comme un aventurier. J'ai pris des vestes, des râtaux, traversé des dépressions. Cependant, je suis plein de gratitude pour ces moments de souffrance. L'apaisement est une récompense.

Vos tubes forment la bande-son d'une ou deux générations...

La seule fonction d'une chanson est d'être adoptée par le public d'où qu'il vienne, quel qu'il soit. Mais, parfois, cela dépasse ce que l'on avait imaginé. Par exemple, beaucoup de gens m'ont raconté que *Le Premier Jour* (1998) avait changé leur vie ou qu'ils choisissaient *Ouverture* (2000) pour leur cérémonie de mariage. Comment une petite chanson faite chez soi peut-elle accompagner une décision aussi importante ?

Les mots «inconstance», «remparts», «compulsif» ponctuent vos textes.

J'ai grandi... un peu. Je me sens dans une intranquillité tranquille, ça fait des vacances.